

le Conseil général du Gard présente

Cévennes et filons métallifères

les mineurs de la Vieille Montagne



Cévennes et filons métallifères

page 3

Saint-Félix-de-Pallières

page 4

Durfort et Saint-Martin-de-Sossenac

page 5

l'exploitation minière au fil des âges

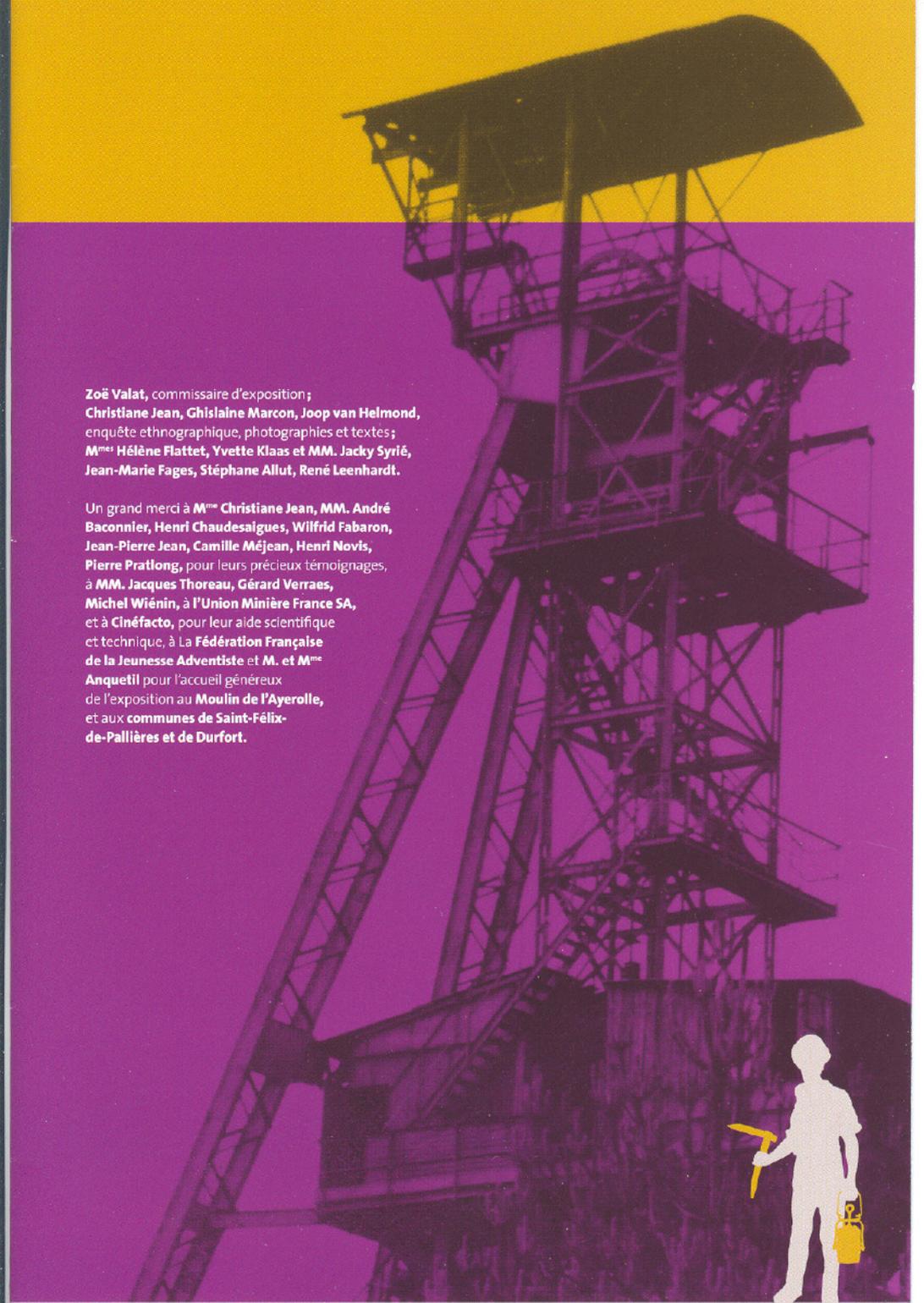
pages 6, 7, 15, 16

les mines de la Vieille Montagne

page 8

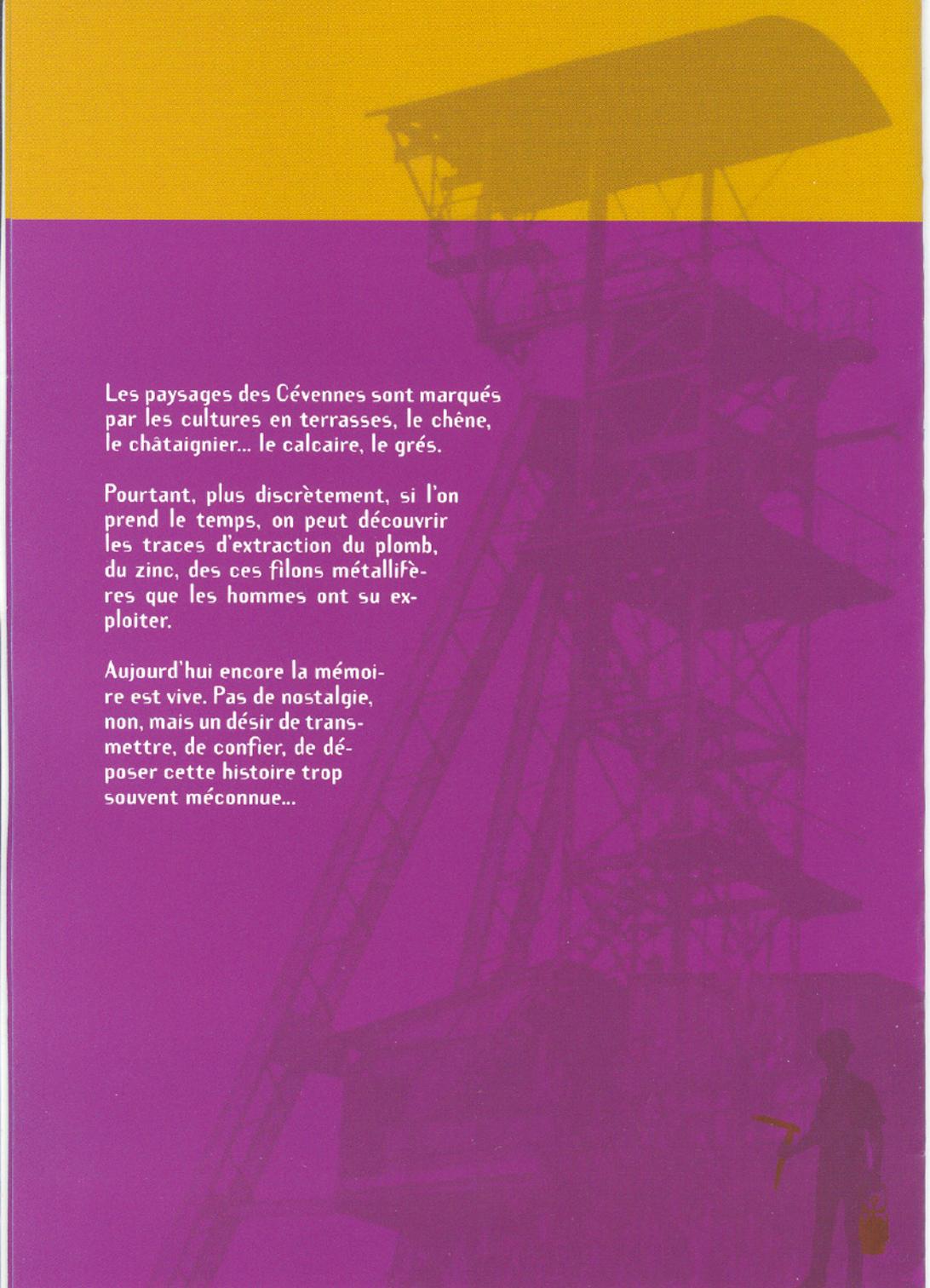
paroles de mineurs

pages 9, 10, 11, 12, 13, 14



Zoë Valat, commissaire d'exposition ;
Christiane Jean, Ghislaine Marcon, Joop van Helmond,
enquête ethnographique, photographies et textes ;
M^{mes} Hélène Flattet, Yvette Klaas et M. Jacky Syrié,
Jean-Marie Fages, Stéphane Allut, René Leenhardt.

Un grand merci à **M^{me} Christiane Jean, M. André Baconnier, Henri Chaudesaigues, Wilfrid Fabaron, Jean-Pierre Jean, Camille Méjean, Henri Novis, Pierre Pratlong**, pour leurs précieux témoignages, à **M. Jacques Thoreau, Gérard Verraes, Michel Wiénin**, à **l'Union Minière France SA**, et à **Cinéfacto**, pour leur aide scientifique et technique, à **La Fédération Française de la Jeunesse Adventiste et M. et M^{me} Anquetil** pour l'accueil généreux de l'exposition au **Moulin de l'Ayerolle**, et aux **communes de Saint-Félix-de-Pallières et de Durfort.**



Les paysages des Cévennes sont marqués par les cultures en terrasses, le chêne, le châtaignier... le calcaire, le grès.

Pourtant, plus discrètement, si l'on prend le temps, on peut découvrir les traces d'extraction du plomb, du zinc, des ces filons métallifères que les hommes ont su exploiter.

Aujourd'hui encore la mémoire est vive. Pas de nostalgie, non, mais un désir de transmettre, de confier, de déposer cette histoire trop souvent méconnue...

Cévennes et filons métallifères



Le département du Gard, remarquable du point de vue minier par ses houillères concentrées dans le bassin d'Alès, renfermait aussi dans son sous-sol diverses ressources minérales.



Carte Cassini

« Des petits filons, il y en avait partout, et quand vous coupez les pierres vous voyiez du plomb, à l'œil nu. »

Les Cévennes calcaires sont particulièrement bien marquées autour d'Anduze, Durfort, Monoblet, Saint-Hippolyte-du-Fort, Sumène, Ganges. Ces reliefs, adossés au schiste, constituent une zone de transition de végétation.

Sur le schiste poussent le châtaignier, la bruyère et l'ajonc; sur le calcaire le chêne blanc, l'yeuse, le cade et l'olivier.

Les zones de schiste, ou du micaschiste, sont traversées de filons métallifères multiples et variés.

La richesse métallifère des Cévennes est connue depuis l'Antiquité romaine.



Au Moyen Âge, les gisements de métaux constituent un enjeu considérable. Des études historiques et archéologiques ont démontré que les gisements du sud de la France sont les plus importants, avec ceux d'Espagne et d'Italie.

Mais c'est au XVIII^e siècle que les prospections minières de plomb, zinc et argent deviennent systématiques.

De la Révolution jusque vers 1918, l'activité minière régionale se développe au fur et à mesure des demandes de métaux pour l'armement, sous l'Empire, puis à la fin du XIX^e siècle pour l'industrialisation.

Entre 1918 et nos jours, l'activité minière est très irrégulière.

En 1953, l'essentiel de l'activité des mines métalliques de l'arrondissement de Montpellier Nord (Gard, Ardèche, Lozère) est concentré dans le Gard: cuivre à Soulier, plomb à Saint-Sébastien d'Aigrefeuille, zinc et plomb à la Croix-de-Paillères, plomb et zinc aux Malines à Saint-Laurent le Minier à laquelle il faut rajouter la mine de Ramponenche en Lozère.

En juillet 1971, c'est la fermeture définitive des mines de Saint-Félix et de Durfort.



Saint-Félix-de-Pallières



Saint-Félix-de-Pallières, à 7 km à l'ouest d'Anduze, appartient à la frange sub-cévenole. Le chêne vert et le châtaignier se partagent son territoire.



Sur l'origine du nom et son évolution on peut lire dans le « Dictionnaire topographique du Département du Gard » de Germer-Durand : « – St.-Félix-de-Pallières, canton de Lasalle. – Villa que vocant Patellaco, 959 – Sanctus-Felix-de Palleria, 1384. » Saint-Félix-de-Pallières apparaît sous cette forme en 1435. Après la Révolution son nom est laïcisé en Mont-Félix-de-Pallières. En 1694 la communauté reçoit pour armoiries : – « D'azur, à un levrier rampant d'argent, accolé de gueules, bouclé d'or. »

Deux dolmens de l'importante nécropole de la Grande Pallières située sur le crête juste au-dessus des mines appartiennent à la commune ainsi que le menhir dit « baton de Samson » déplacé du hameau de Lalle au quartier de la Jouffre à Anduze. Partout abondent les vestiges gallo-romains.

L'église, classée en 1967, est une ancienne priorale romane dans la tradition du premier art roman :



« Le chœur peut remonter à la fin du XI^e siècle, la nef au début du XII^e. L'abside est soigneusement construite en petit appareil allongé, et couronnée d'un cordon de dents d'engrenage surmontant une arcature lombarde avec lésènes et modillons biseautés. Endommagée pendant les guerres de religion, ses voûtes ont été refaites au XVII^e siècle. »

D'après Robert Saint-Jean.

Les derniers travaux de réhabilitation ont été réalisés à l'initiative de l'ingénieur des mines, Monsieur Marceron.



Le temple, isolé au bord de la route, porte à son fronton la date de 1828. Sa première construction est de 1607.



Le château est mentionné dès le XIII^e siècle. Il est incendié le 27 février 1703 par les troupes du chef camisard Rolland, puis à nouveau le 4 avril 1792. Plusieurs fois remanié, sa dernière restauration date de ces dernières années.



Le cœur du village se réduit à quelques bâtiments dont la mairie, les anciennes écoles et la poste (fermées après l'arrêt de l'exploitation minière), groupés autour de l'église et du château.

Le reste de l'habitat se trouve dispersé dans plusieurs hameaux sur une superficie de 1887 ha. L'altitude est de 302 mètres. Des cours d'eau intermittents et de nombreuses sources irriguent le territoire.

Saint Félix comptait en 1999, 205 habitants contre 147 en 1975 après la fermeture des mines. La quasi totalité des emplois traditionnels dans l'agriculture et l'industrie ont aujourd'hui disparu, et la plupart des actifs travaillent hors de la commune.



Durfort et Saint-Martin-de-Sossenac



Cette commune du piémont cévenol est formée par deux villages. Elle appartient au canton de Sauve.



L'histoire de Durfort et Saint-Martin-de-Sossenac est très liée à celle des Bermond de Sauve qui étaient seigneurs hauts justiciers de Durfort et dont une branche cadette avait l'apanage de Vibrac.

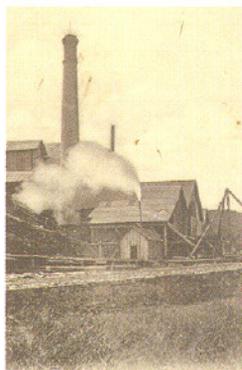


Le donjon du vieux château féodal de Durfort, restauré en 1992 par la famille des Marquis de Cadolle et de Durfort est comme l'emblème du village, et celui de Vibrac, qui domine le château construit au XVI^e siècle par les Duranc, barons de Vibrac, est en cours de restauration.

Toutes deux vivaient sous l'Ancien Régime essentiellement d'une agriculture très diversifiée (semences, vignes, oliviers, châtaigniers, chanvre, fourchiers, élevage ovin). Durfort possédait beaucoup d'artisans (menuisiers, cardeurs, tisserands, couturiers, cordonniers...), et une verrerie aux XV^e et XVI^e siècles. A partir du XVII^e siècle le mûrier fait son apparition dans les champs de ces communes pour devenir la principale culture à la fin du XVIII^e siècle et dans la première moitié du XIX^e. Deux filatures étaient installées à Durfort, occupant une centaine de femmes. À partir de la maladie du ver à soie et du déclin de la sériciculture,

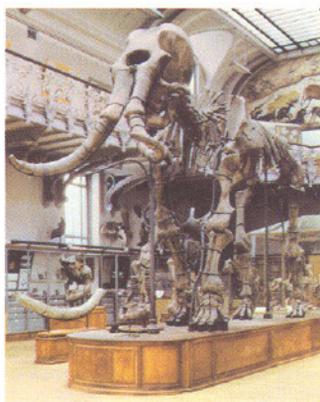


ces communes réunies se sont tournées vers la monoculture de la vigne.



Les mines étaient exploitées de longue date, notamment pour l'alquifoux qui servait à teinter les poteries et les vases à guirlande d'Anduze. Toutefois ces exploitations restaient un simple appoint de revenus pour les ouvriers mineurs mais aussi pour les propriétaires, notamment les

Marquis de Durfort. Ce n'est que vers le milieu du XIX^e siècle que l'exploitation industrielle arrive et avec elle une centaine de mineurs et la construction de la laverie.



C'est dans cette commune que fut découvert en 1869 l'**éléphas meridionalis** qui trône dans la galerie du Muséum d'Histoire Naturelle à Paris.

Ces villages, comme tous ceux de la région, ont été profondément marqués par la Réforme et deux ou trois synodes du Désert se sont tenus au mas de la Font du Vert tout de suite après celui des Montèzes.

l'exploitation minière au fil des âges



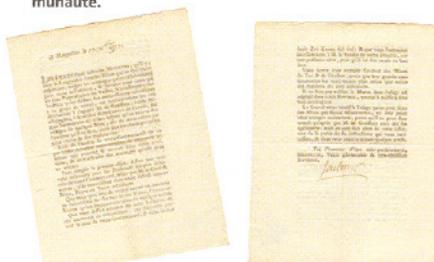
L'ancienneté des mines de plomb, zinc et pyrite est attestée dès 1881 par Daubrée qui y signale des lampes romaines.

La mine Joseph fut exploitée à l'époque romaine pour la galène argentifère. La galène du secteur d'Anduze était notamment utilisée pour les vernis de poterie tandis que les blendes, calamines et pyrites restaient sur le carreau des exploitations :

« Des travaux des Romains il y en a partout dans les bois. Au mas Brus il y a d'anciens travaux partout et la mine Joseph était une mine romaine. (...)

Il se trouvait un tunnel qui fouillait le camp sous la cantine, au premier puits, et Monsieur Combaluzier a été abasourdi de voir ce tunnel fait pendant les Romains, tout bâti de partout. »

En 1973, Cabane de Camonts, syndic adjoint envoie une circulaire à Monsieur de Joubert, syndic général au sujet des mines pouvant se trouver sur le territoire de la Communauté.



Archives municipales.

L'Association Serre-Mirial présente une demande en concession le 21 février 1845 auprès de Monsieur le Préfet du Gard pour la découverte du gisement de zinc et galène.

« L'association Serre-Mirial a exécuté dans ses recherches des travaux considérables : des galeries souterraines qui ont un développement de 400 m, 4 puits sur les affleurements dont l'un à la profondeur de 40 m, garnis de machines d'extraction et d'épuisement, de baraques, etc... et des constructions pour le logement des ouvriers, forge, fourneaux de grillage, usine d'essai, hangars. Tous les terrains sur lesquels se trouve la partie utile de la concession demandée appartiennent à Messieurs Huguet et Mirial, de Pallières. Monsieur Mirial est le concessionnaire de la mine de pyrite de fer dont le périmètre se confond avec celui des mines de la Croix de Pallières. »

Fonds de la Société des Houillères du Nord d'Alès – A.D. 26J.art.36.



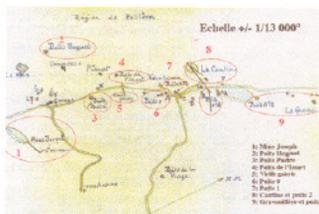
En 1863, Napoléon accorde la concession de Valleraube.

Au XX^e siècle, la fermeture des mines entre les deux guerres avait donné lieu à la création d'une caisse de chômage en faveur des mineurs. (Séance extraordinaire du Conseil Municipal du 23 mars 1932). Lors de la séance du 7 février 1937, le

Maire, Monsieur Coutelle, **« fait remarquer au Conseil Municipal que la non exploitation des mines cause de sérieux préjudices à la commune. Le Conseil Municipal considérant que ladite exploitation procure à la commune un revenu intéressant, considérant que la non exploitation a causé la dépopulation de la commune, considérant que la reprise des travaux produirait sûrement une**



augmentation de la population et certainement beaucoup de mieux être dans certaines familles, considérant que la reprise des affaires doit permettre au concessionnaire la reprise des travaux, invite les pouvoirs publics à faire une intervention efficace auprès de la Société de la Vieille Montagne. »



La fermeture définitive a lieu en juillet 1971.



l'exploitation minière au fil des âges



Les mines de Durfort et Saint-Martin-de-Sossenac remonteraient aussi à l'Antiquité.

Nous savons avec certitude qu'elles étaient exploitées aux XVII^e et XVIII^e siècles :

« Autrefois on faisait sauter le rocher par la mine, mais la cherté de la poudre, et surtout les difficultés d'en avoir dans les Cévennes, où les fréquents soulèvements ne permettent pas d'en confier aux paysans, sont causes qu'on emploie aujourd'hui un moyen beaucoup plus long mais aussi beaucoup moins cher. On allume un grand feu sur le lit du rocher après l'avoir découvert, et on entretient ce feu jusqu'à ce que le rocher se fende et s'éclate. On achève ensuite de détacher à coups de maillet ce qui est déjà fêlé et ébranlé. »

Jean Astruc, *Mémoire pour servir à l'Histoire Naturelle du Languedoc*, Paris 1737.

ments a pourtant été remis en état. (...) Malheureusement il était à peine rétabli qu'un nouvel affaissement du terrain a eu lieu et a derechef encombré l'atelier d'extraction que ce canal desséchait. (...) On essaie de reprendre les travaux connus sous le nom de « Grande Vernissière », mais on n'est point encore arrivé à l'extrémité des anciens travaux. »

Procès verbal de visite des mines de plomb sulfuré de Durfort, 14 décembre 1825.



La laverie de la Grande Vernissière est achevée en mars 1904.



Congé des Mines Royales de Durfort à Jean Simon Barrés en 1788.



Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, les mines de galène étaient exploitées pour en extraire l'alquifoux servant à vernir les célèbres vases d'Anduze. Cette utilisation est d'ailleurs à l'origine du nom de l'une des concessions: La Grande Vernissière. Ce n'est qu'au XIX^e que commence, non sans mal, l'exploitation du plomb et du zinc:

« Les travaux des mines de Durfort sont toujours dans le même état et abandonnés à quelques ouvriers dont les ouvrages sont journellement dégradés par les pluies. Le canal d'écoulement dit de la « Côte », comblé par des éboule-



En 1906 il y a 110 mineurs à Durfort, dont 30 durfortois d'origine, et 80 mineurs venus de l'extérieur qui, avec leurs familles, représentent un apport de 191 personnes au village.

En 1953 et 1954, la Société de la Vieille Montagne obtient les concessions de La Coste et de la Grande Vernissière qu'elle exploite conjointement à celles de Saint Félix et dont la fermeture se produit en avril 1971.



les mineurs de la Vieille Montagne

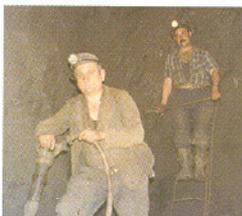
paroles de mineurs



Les techniques d'exploitation.

Forer.

«À Saint-Félix je travaillais aux sondages. On faisait des forages un peu partout avec Arthur Monteil et Augustin (...). Roumageon il était aux forages aussi il était avec Soutoul lui. On remontait des carottes, ils les prenaient et ils les analysaient.»



«On passait après le sondage. Le sondage se faisait, ils sortaient des carottes, ils marquaient les emplacements où ils avaient fait les sondages, et puis, suivant qu'il y avait du minerai plus ou moins on attaquait les galeries. Alors on faisait un cheminement pour monter, comme un puits, quoi. Une cheminée en haut, et puis on partait avec des galeries, des étages quoi, des niveaux.»

«C'étaient les galeries principales et c'est là, entre les galeries, qu'on trouvait le minerai.»

Creuser.

«À la mine j'étais au chantier. Tout le temps que j'y suis resté j'ai travaillé au fond. On était dans un chantier et au départ on faisait tout à la main, à la «pelle française» qu'on appelait ça. Alors là on était trois ou quatre à travailler. Mais puis après les choses se sont modernisées, on nous a mis des pelles américaines et alors là on a supprimé du personnel. Au lieu de quatre nous n'étions plus que deux.»

«On faisait des trous au perforateur, on boisaït au jur et à mesure, on faisait des tirs. Alors un poste faisait le tir, l'autre déblayait, tantôt l'un, tantôt l'autre. On mettait les ventilateurs pour chasser les fumées, parce que vous risquiez pas de rentrer.»

«Quand il y avait des risques de grisou, on tirait jamais tant qu'il y avait quelqu'un dedans. Ils recommandaient de pas taper fort avec le pic, parce que si vous trouvez un petit caillou ça fait une étincelle et cette étincelle vous fait sauter toute la mine.»



Soutenir.

«Une vraie forêt de bois c'était. Tout était boisé. Des fois on grattait le minerai sur 4 ou 5 mètres de hauteur. On mettait de ces piles que c'étaient des arbres entiers pour tenir le plafond. C'étaient des troncs de 7 mètres, comme ça, au moyen d'un treuil. Hein, tu te rappelles?»



Transporter.

«Dans un premier temps ça passait sur des «cuffjats» qui circulaient sur des câbles. Le minerai sortait dans des tonneaux qui montaient là-haut, et ça partait à la première laverie. C'était un câble et un tonneau suspendu dessous, comme qui dirait un seau. Ça circulait sur un câble et c'était tiré, aller et retour. C'étaient des genres de bidons qui s'ouvraient par dessous, voyez? Vous tirez la manette et paf, il se vidait. Alors là il fallait en faire, parce qu'à ce moment-là on le faisait à la pelle, on vous exigeait d'en faire entre 15 et 20. Ben vous savez que pour en faire 15 ou 20, moi je vous garantis qu'il faut travailler! Le minerai de plomb, c'est lourd! On trichait, on foutait des blocs pour que ce soit le plus vite rempli possible. C'était



la question, il s'agissait que ce soit plein dessus, et puis dessous...»

«Nous on faisait chaque semaine une rame de 40 berlines... Dessus les trémies c'étaient les mineurs qui arrachaient le minerai. Ils mettaient ça dans la trémie et nous, dessous, on tirait. Une berline, combien elle faisait? Deux tonnes. On attachait tout ça, les 40, puis on emmenait tout ça au puits et on encageait. Alors une cage montait à plein et l'autre descendait à vide.»

«Dans ces galeries de roulage principales il y avait des aiguillages comme dans une gare de tri S.N.C.F. Alors les bennes pleines se stockaient d'un côté et la rame pleine qui montait au jour passait sur la voie principale pour aller au puits. Et de nouveau, au puits, il y avait une gare de triage.»



Les mineurs de la Vieille Montagne

paroles de mineurs



«À Durfort à un moment ça s'est rouvert. Ils étaient une quinzaine à travailler là; y'avait un camion qui charriait le minerai de Durfort presque sans arrêt pour le monter là-haut. C'était le même minerai.»

Concasser.

«On allait chercher le minerai en bas, à la mine Joseph,

et on le montait à la laverie sur les grilles du camion. Sur les grilles il y avait un concasseur avec des boules, des boules de fer. Une fois on en avait pris pour jouer à la pétanque. Elles pesaient ces boules! Quand on prenait les nôtres on savait plus jouer.»

«À la mine Joseph il y avait une trémie, comme un téléphérique. Les camions se mettaient dessous, ils récupéraient le minerai et ils le montaient à la laverie. Après y'avait le plomb d'un côté, y'avait le zinc, y'avait la pyrite. C'est de la poudre fine, mais ça passait dans des cellules avec des produits pour

faire le tri. Mais avant ça passait dans un concasseur. Ça le concassait en farine. Ça partait ensuite à la laverie avec des bandes transporteuses.»



Traiter.

«À la laverie ils marchaient par trois ou quatre. Ils devaient être au moins quatre par poste.»

«L'installation de la laverie de l'époque moderne date de 1948. Elle a été conçue pour concentrer par flottation les sulfures (galène, blende et pyrite). Les concentrés étaient destinés:

- pour la galène; à l'usine Pennaroya de Noyelles-Gandault (Pas-de-Calais),
- pour la blende; à l'usine Vieille Montagne de Viviez (Aveyron),
- pour la pyrite; à l'usine Péchiney de Salindres (Gard).»

Union Minière, juillet 1998.

Stocker les déchets.

«L'usine de traitement a produit près d'un million de tonnes de stériles de laverie.»

«On l'appelle «bassin de décantation» mais il n'y avait pas de bassin. On talussait la terre au fur et à mesure. Le stérile qu'on sortait on l'expédiait là-haut avec des manches, par la pression. On ramassait ce stérile, y'avait un type qui faisait que ça, que travailler là-haut.»



«Il y avait le crassier que ça couvrait deux ou trois hectares, ce crassier là-bas, entre la pente et le plat. Je crois que le plat il fait plus d'un hectare. Et bien maintenant

l'O.N.F. a pris de la terre végétale, ils l'ont recouvert, ils y ont mis de la pelouse, ils ont planté des arbustes...»

Des travaux de sécurisation ont été effectués en 1990: bâtiments rasés, accès aux travaux souterrains effondrés et nivelés, et, en 1997: aménagement et végétalisation de la digue à stériles.



les mineurs de la Vieille Montagne

paroles de mineurs

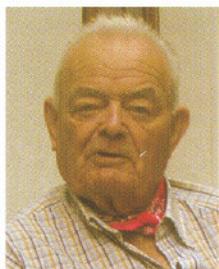


Paysans mineurs. Mineurs paysans.



«Lorsque je me suis embauché à la mine, en 1929, on élevait encore des vers à soie, ce qui jusque là, peu ou prou, permettait de vivre. Mais l'élevage périclitait. La présence de la mine et ses possibilités d'embauche était une aubaine pour une vie plus aisée.»

«Le gros de l'embauche s'est fait autour de 50-51. Avant ils étaient quelques uns, mais pas trop nombreux. On est arrivé le 9 octobre 1950 de l'Ardèche et le 10 on commençait à la mine. Ce qui nous avait amenés de l'Ardèche c'est qu'on avait une petite propriété qui n'était pas rentable, c'était trop pénible, c'était que des



bancals superposés. En plus le malheur avait voulu que quand on avait rentré le fourrage la grange avait pris feu et ça avait brûlé. Alors on n'avait plus rien.»

«Nous on venait des Cévennes. On gagnait rien. Après le col du Rédarès, à Cognac. On gagnait rien. Et puis il y avait un Italien qui était à la retraite et il m'a tellement monté la tête avec la mine, il m'a dit: «Si tu veux gagner des ronds il te faut aller à la mine. Ici on te fait faire que le travail que les autres ils veulent pas faire. On te fait nettoyer les écuries, que ça pue...» On était locataire d'un propriétaire. Alors pour la ferme il fallait donner la moitié des châtaignes, rien que pour la ferme. Après, tu te débrouilles. Heureusement qu'il y avait un troupeau. On avait une quarantaine de bêtes. Il fallait faire les vers à soie. Les vers à soie ils devenaient gros. Quand ils étaient prêts à faire, ils crevaient tous. Quand il pleuvait, qu'il tombait de l'eau comme ça, on allait ramasser la feuille avec l'âne. Et moi j'en avais ras le bol. Tu gagnais rien. Tu crevais la faim. Et je suis parti à la mine. Et après, moi tout seul je gagnais plus de sous que trois ou quatre fermiers réunis là-haut.»

«Gérard Klaas, lui, il y est entré en 45, en tant que prisonnier. Ils étaient quatre. Gérard puis il s'est pris la nationalité française. Ils étaient prisonniers de guerre et ils étaient venus travailler à la mine. On leur avait demandé et ils



avaient été consentants pour travailler. Et alors n'importe lequel des quatre ils étaient très gentils. Qu'est-ce que vous voulez? La guerre c'est la guerre, mais puis le reste, c'est des êtres humains, c'est différent.»

«Je suis allé travailler à la mine, je vais vous dire pour quoi, c'est pas compliqué: parce que chez moi ce qui comptait d'abord c'était la liberté, la chasse, la pêche, mon jardin, voilà. C'était pour ça que j'y suis allé. Le même jour que je suis entré à la mine je pouvais aller travailler à Nîmes, à la Sécurité Sociale, comme contrôleur. Seulement il fallait porter la cravate, et le costume moi ça a jamais été mon fort. Et j'ai préféré prendre la mine.»



les mineurs de la Vieille Montagne

paroles de mineurs



«Au XIX^e siècle il y avait aussi des femmes qui travaillaient à la mine. Assises elles posaient une tomette de fer sur les genoux et avec un petit marteau elles triaient le minerai sur l'enclumette.»



Femme de mineur, femme de seigneur...



«À l'époque à la mine on gagnait trois fois mieux qu'un ouvrier agricole. Et c'est pour ça que les paysans du coin ils faisaient tous les gros yeux Parce qu'à trois heures de l'après-midi ils nous voyaient arriver, qu'on avait fini la journée. Alors on était les seigneurs. Mais le matin on était levé plus tôt qu'eux.»

«Dans les mines d'État ils étaient mieux payés et puis ils touchaient une indemnité de chauffage et de loyer je crois plus élevée que la nôtre. Il fallait retrousser ses manches et faire des heures supplémentaires. Tandis que vers Cendras, là-haut, ou même du côté de Rochebelle, la mine avait beaucoup de terrains et elle donnait un bout de jardin aux mineurs. Ils étaient locataires aux houillères. Les houillères avaient construit beaucoup de maisons.»



«Ils étaient à la prime, oui mais pour avoir un peu plus de primes ils sabotaient le travail. Les gens qui se laissaient trop influencer par la prime... C'est comme quand vous payez l'avancement au mètre, vous faites beaucoup de mètres, beaucoup de mètres, quitte à vous crever pour de bonnes quinzaines et de bonnes primes. Et des fois vous aviez une prime top élevée et on pouvait pas vous la payer. Et puis après on vous donnait un coup de ciseau sur la prime ou on vous le faisait faire en régie, au même prix. Du moment que vous pouviez le faire à la tâche à ce prix-là, vous pouviez le faire autrement. Ils vous possèdent comme ça les patrons.»



«Ils vous donnaient un acompte et après, à la fin du mois ils vous faisaient un bulletin de paye avec tout le reste. (...)

Et le type, Monsieur Vibren, le comptable, il montait d'Anduze avec une camionnette qui transportait le personnel avec sa valise pleine de billets de banque pour nous payer, là-haut, sur le carreau de la mine. Ils payaient en liquide à l'époque. Tout le temps qu'on est resté à la mine le carnet de chèques on l'a pas connu.»

«Les allocations c'était Pierre Sinson. (...)

On était onze. Ma mère elle me disait: «Va chercher un acompte.» Il me faisait un papier signé, il me donnait un acompte. C'est lui qui payait tout, et en plus il travaillait à la mine, lui. (...)

il travaillait à la mine mais le jour qu'il devait payer il sortait une heure plus tôt pour se doucher et aller dans son petit bureau pour que les gens quand ils arrivaient il soit prêt pour les payer. Il montait sa valise avec les sous le matin, il l'entreposait au bureau, là-haut. Il fallait pas avoir peur!»



les mineurs de la Vieille Montagne

paroles de mineurs



Solidarité, syndicalisme et petits tracas.



«On était représenté par la CGT en majorité et par la CFTC. (...)

Il y avait Robert, il y avait le père Marron, d'Anduze, et l'autre, je me rappelle plus qui c'était, l'autre. Alors là le syndicat il était bien groupé. (...)

Il y avait eu une grève parce que à un moment la Vieille Montagne elle avait fait un faux pas. Elle avait pas monté régulièrement le salaire des ouvriers. Mais puis après, Robert il avait le bras long. Je sais pas où c'est qu'il s'était adressé, il avait fait toucher un retard à beaucoup d'ouvriers. Je crois que ça a coûté assez cher à la Vieille Montagne. Robert Roger. Son nom de famille c'était Robert et son prénom Roger. Il a pas voulu que ça se renouvelle ça. Autrement ils vous laissaient 10 ans en catégorie basse. (...)

Benoît Roux lui, c'était un communiste sincère. Fervent et sincère. Un bien brave homme. Si tu tombais en maladie, le Roux il venait te voir régulièrement à la maison. Même s'il y avait besoin de quoi que ce soit, des papiers ou comme ça, il se dérangeait. A l'époque il avait la moto.

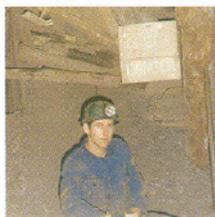
Un qui était sincère et honnête c'était Théron Louis, de Saint Bonnet. Celui-là c'était un brave homme. Marceron il le savait que Théron Louis c'était un communiste, et fervent, mais il avait un grand respect pour lui. Théron Louis c'était la crème des hommes. Il a été un des plus jeunes maires de France.»



«C'était privé mais enfin on avait la même caisse autonome que les houillères pour les retraites et tout. Pour la retraite, les accidents et tout



ça, on était assujéti au régime des houillères. Ça formait 4 groupes: à la Grand-Combe c'était le groupe nord, à un autre endroit c'était le groupe est, nous c'était le groupe sud. Alors ça englobait ces petites mines comme la Vieille Montagne, Penarroya là-haut, à Carnoulès ou Saint-Sébastien-d'Aigrefeuille.»



«Il n'y a pas eu d'accident très grave. Je crois que celui qui s'était le plus abimé c'est Vincentini quand le caillou était tombé sur sa jambe que ça lui avait coupé la jambe. Quand il va pour manger dans sa galerie, sur sa tête il y avait un rocher, ils l'avaient sondé, c'était solide...! Il s'assoit et ban!, il lui avait broyé la jambe.

Quand le puits s'est creusé, le puits 1, y'a pas eu d'accident. Y'a eu qu'un jour Blanc George, on l'a rattrapé, on l'a repêché, autrement il dégringolait en bas. 150 mètres y'avait et puis rien pour se rattraper. Je sais pas d'où ça vient, si c'est parce qu'on était prudent. Et puis il y a une question de chance. Vous savez moi, personnellement des risques j'en ai jamais pris. Quand je voyais que ça marchait pas, ce c'était pas solide, je foutais par terre et on recommençait. Quand vous travaillez, que vous avez l'habitude de votre boulot, vous voyez le danger; a vous de savoir ce que vous avez à faire. Quand même ça en vaut la peine!»

«Nous la silicose on la chopait pas, on attendait que les gaz partent. On arrosait, on faisait marcher les ventilos et on arrosait pour faire tomber le gaz, tandis que les Italiens, les Espagnols et les Polonais ils étaient «caluts», pour gagner de l'argent ils se seraient fait couper un doigt. Ils laissaient pas évacuer les gaz, alors ils avaient mal à la tête. On en a eu sorti avec le cuffat.»



les mineurs de la Vieille Montagne

paroles de mineurs



Histoires de vies.

« Mon père avait été mineur de charbon à Cransac, et je me souviens pas de son odeur parce que là-haut, dans l'Aveyron, tout était imprégné de cette odeur de charbon. C'est une odeur que j'avais en moi. (...) Avec Jean-Pierre (son mari, mineur à Saint-Félix), c'était différent. C'était une odeur qui était particulière. Cette odeur de soufre. C'était du soufre mais en même temps... c'est pas facile de la faire ressentir cette odeur. C'est une odeur de soufre et de minerai réunis, de pierre, enfin c'était une odeur mate et en même temps insistante, qui est pas la même que le charbon. »

« 147 on était en tout, au moment le plus performant. (...) C'était une vie de famille, autant les chefs que le personnel. De temps en temps on se faisait bien engueuler, de temps en



temps. Tout le monde se connaissait, tout le monde restait dans le coin.

Le plus loin c'était Sauve. De Durfort y'en avait beaucoup, ils étaient cinq ou six. Mais y'avait les anciens comme nous et puis y'en avait d'autres qui étaient entrés après, quand on allait travailler aux mines de Durfort. Au fur et à mesure qu'il y avait du travail on a fait venir des polonais, des turcs, des italiens... D'abord on le voit maintenant aux noms des personnes. Autrement c'est des français comme nous. »



« Quand ils fonçaient le puits de la mine Joseph ils doublaient les postes des fois. Ils doublaient les postes ça veut dire qu'ils travaillaient deux postes d'affilée. Ça fait qu'ils faisaient huit et huit, seize heures d'affilée. Et à ce moment là il rentrait pas manger, mon père, alors on lui apportait un repas.

C'étaient des gamelles en émail. Il y avait deux compartiments: tu avais le bas où il y avait des pommes de terre, de la viande, le plat principal, et puis tu avais dessus une petite gamelle où il y avait l'entrée. Avec du pain, un morceau de fromage, un fruit, et du vin. Faut pas oublier le vin parce que c'était très important. Et ils pouvaient faire chauffer. »



« Le samedi chacun portait une bouteille, quelque chose et on se réunissait dans le quartier où on était, les quelques uns qu'on était, quoi. Ça c'était les samedis. Une bamboula ! »

« On faisait une fête dans l'été. Le Comité d'Entreprise faisait une fête. Ça rapportait de l'argent et quand quelqu'un était en longue maladie on lui faisait un colis. »



« On faisait Saint Barbe, et même on avait un cadeau pour Sainte Barbe. Même pour Noël aussi il y avait une fête à Anduze. Ça se faisait aux casernes d'Anduze. (...) On réunissait toutes les familles des mineurs. Alors il y avait le goûter. Les enfants des mineurs avaient des jouets; un peu de sous-vêtements et un peu de jouets. Et il y avait un spectacle. Les enfants des mineurs jouaient et les parents jouaient. Monsieur Marceron il jouait, avec sa femme, et certains autres aussi. C'étaient eux qui montaient les spectacles, les ingénieurs. »



les mineurs de la Vieille Montagne

l'exploitation minière au fil des âges



La mine disparaît sous la forêt qui gagne, et la vie, désormais, a pris un autre cours...

l'exploitation minière au fil des âges



Sainte Barbe.



« Barbara ou Sainte Barbe aurait vécu au milieu du III^e siècle à Nicomédie en Asie Mineure, aujourd'hui Izmit, un port de Turquie, sur la mer de Marmara. Son père, un riche païen, un satrape du nom de Dioscore, veut protéger sa virginité (ou du prosélytisme chrétien). Il l'enferme dans une tour à deux fenêtres. Mais un prêtre, déguisé en médecin, s'introduit dans la tour et la baptise. Au retour d'un voyage, Barbara lui apprend qu'elle avait percé une troisième fenêtres dans le mur de la tour pour représenter la Sainte Trinité et qu'elle est chrétienne. Furieux, le père met le feu à la tour. Barbara réussit à s'enfuir. Un berger découvre la cachette et avertit son père. Ce dernier la traîne devant le gouverneur romain de la province qui la condamne à d'affreux supplices. Comme la fille refuse d'abjurer sa foi, le gouverneur ordonne au père de trancher lui-même la tête de sa fille. Son père la décapite et fut aussitôt châtié par le Ciel, Dioscore meurt frappé par la foudre. Quand les chrétiens vinrent demander son corps, ils ne purent la nommée que « une jeune femme barbare ». Les catholiques prient donc Sainte Barbe pour se protéger de la foudre. Mais elle est aussi la patronne des architectes, des pompiers, des mineurs, des artilleurs et autre corporation liées au feu. Sainte Barbe est représentée avec une tour à trois fenêtres. Elle tient un livre. Quelquefois, elle porte aussi la palme du martyre. »

